

Jean-Marc Lemelin

# ***AVENANT***

***Après La vie***

Mise au point pragrammatique

21 décembre 2013 - 21 février 2014

***RADICANT***

**TESMOING ← TRACTATUS**

↑

**AVENANT**

# SOMMAIRE

INTRODUCTION

LE MONDE

Le temps

L'histoire

Le pouvoir

LE LANGAGE

La grammaire

Le récit

La signature

L'HOMME

L'origine

La situation

La destinée

CONCLUSION

À la mémoire de ma mère,  
née Rolande Gobeil  
(18/07/1924 - 26/10/2013).

« Avenance » est la traduction française par François Fédier du nom allemand « Ereignis » chez Martin Heidegger; Parvis Emad et Kenneth Maly le traduisent en anglais par « enowning » et Richard Rojcewicz et Daniela Vallega-Neu tout simplement par « event »; Rojcewicz seul le traduit par ce même terme. L'avenance est à la fois événement et avènement; elle est origine et imminence; c'est le fondement, qui est un abîme, qui n'a pas de fond et qui n'est donc pas la fondation ou le commencement, mais la trace, le retrait et l'oubli ou la donation, la dispensation et la destination de l'origine même : l'origine est abyssale. De là, *avenant*, aussi de « venant » : se souvenant, provenant, parvenant, survenant, advenant, revenant, devenant, redevenant, intervenant, contrevenant, s'en venant...

« Avenant » est en outre le prénom d'un des personnages interprétés par le comédien Jean Marais dans le film *La Belle et la Bête* de Jean Cocteau en 1946.

Avenant et à l'avenant avec l'avenant !

« Das Denken ist auf das Sein als das Ankommende (l'avenant) bezogen. »

[Brief *üeber das Humanismus* : p. 168]

« La pensée se rapporte à l'Être comme à l'avenant. »

[Martin Heidegger. *Lettre sur l'humanisme*. Bilingue. Nouvelle édition revue. Texte allemand traduit et présenté par Roger Munier. Aubier, Éditions Montaigne. Paris; 1966 [1964, 1957, 1946] (192 p. : p. 169)]

*Comme pour certains de ses livres et comme pour plusieurs textes de ce site, le scripteur s'est imposé des contraintes productives et constructives et c'est au lecteur qu'il revient de les découvrir afin de s'ouvrir à la pragmatique.*

JML

*Triple articulation*

**Domination ← Détermination**

↑

**Surdétermination**

*Sens (de la vie)*

Monde ← Langage

↑

Homme

## INTRODUCTION

La pragmatique est la tentative d'élever l'entreprise d'une science générale de l'homme au rang d'une science fondamentale du sens (de la vie); elle s'est jadis définie comme « science subjective »; elle pourrait être désormais qualifiée comme « abscience », telle que la psychanalyse : histoire, grammaire et théorie, elle tient le Discours de l'Analyste. Le sens est l'articulation du monde, du langage et de l'homme, de la transcendance (du monde), de l'immanence (du langage) et de l'imminence (de

l'homme), de la nature (l'inné), de la culture (l'acquis/requis) et de la posture (l'enquis/conquis). Pour cette pragrammatique, il ne saurait s'agir d'opposer les lettres et les humanités, les sciences humaines ou sociales et les sciences naturelles, les sciences de l'esprit et les sciences de la nature : les arts et les sciences. La pragrammatique n'est pas une discipline, mais elle a sa discipline : transdisciplinaire, elle n'est pas disciplinaire mais disciplinée.

Sa méthode ou son chemin, qui n'est rien d'autre que sa grammaire, est une dialectique, autrefois infinitésimale mais maintenant radicale et fondamentale; ce n'est pas une dialectique positive ou négative de la contradiction ou de la thèse, de l'antithèse et de la synthèse, mais une dialectique génitive et gérondive de la triple articulation de la domination, de la détermination et de la surdétermination, où ce

qui est perçu en premier (la dominante) et ce qui est conçu en deuxième (la déterminante) sont investis par la troisième instance (la surdéterminante) : en dernière instance, c'est donc la troisième qui est première et la première qui est troisième. Cette dialectique n'est pas un idiolecte ou un sociolecte mais un dialecte, où le tiers est inclus et qui se situe en deçà de l'idéalisme et du matérialisme, du nominalisme et du réalisme, du formalisme et de l'empirisme.

De l'histoire à la théorie et de la théorie à l'histoire, il y a une autre triple articulation qui sert ici de dispositif de recherche et de réflexion; c'est le triparti indo-européen des fonctions idéologiques ou socio-historiques : la guerre, la souveraineté et la fécondité; cependant, elles sont redistribuées selon la trajectoire qui précède : la guerre (première) est la dominante, la souveraineté (deuxième) est la déterminante et la fécondité (troisième) est

la surdéterminante. Il s'agit d'y dégager ou de séparer la méthodologie de la mythologie : des mythes, des mystères et du mysticisme. Enfin, s'articule le triple corps de l'homme comme animal débrayé : le corps organique, le corps organisateur et le corps originaire; cette articulation est la fin du dualisme du corps et de l'âme, du cerveau et de l'esprit, de la nature et de la culture; c'est aussi la fin de toute gnoséologie.

# **LE MONDE**

Comme site ou lieu de l'homme, le monde est le Quadriparti ou le Cadran de la Terre et du Ciel, des Mortels et des Divins; ainsi peut-il être appréhendé par nombre de disciplines : géologie, biologie, préhistoire, histoire, géographie, démographie, anthropologie, ethnologie, sociologie, psychologie, politologie, économie, droit et philosophie (phénoménologie, ontologie, voire théologie); mais il n'échappe point aux sciences de l'Univers : cosmologie, physique et chimie ou mathématiques, surtout avec

l'énergie nucléaire et les objets techniques, qui sont les choses les plus spécifiques. L'Univers se passe bien de l'homme, du monde de l'homme et de l'homme du monde; mais le monde ne se passe pas de l'homme : le monde passe par l'homme - comme être-en-vie, être-en-commun et être-au-monde et comme « être-à-la-mort » - et l'homme passe par le monde. L'étant (les étants ou les entités et les identités du monde ambiant et le monde ambiant des étants) ne peut être appréhendé en son étance ou son étantité que par l'être-là ou l'être-le-là (« Dasein » : « être-témoin » ?) et que dans la compréhension du sens, de l'essence ou de la vérité de l'être : demande, interrogation et question ou questionnement.

Le monde est habité par l'homme; il en est l'habitat, l'habitude et l'abri; il l'abrite, malgré les vents et les marées, les intempéries et les catastrophes de l'Univers. D'un interdit respectif à l'autre (meurtre, inceste, infeste),

le monde comprend trois univers ou micro-univers de sens : l'univers individuel (ou l'idiolecte) de la vie et de la mort, l'univers collectif (ou le sociolecte) de la nature et de la culture et l'univers transindividuel (ou le « dialecte ») de la posture et de la transgression, où l'on assiste à la dérive ou à la déroute du principe d'individuation, pour le meilleur ou pour le pire : le monde n'est pas le meilleur des mondes possibles. Mais si le monde est (re)couvert, c'est parce qu'il est ouvert qu'il peut être découvert, même au risque de la peur ou de l'épouvante, de l'effroi ou de l'horreur.

Il n'y a pas de mouvement du monde sans violence, sans pouvoir et sans force; c'est là le sens du monde et le monde du sens; le sens n'est pas que signification, mais aussi orientation, direction et destination, avec ou sans les organes des sens (la sensation, la sensibilité, la sensualité), mais pas sans le sens des organes

ou l'âme (le sentiment de la situation) : le monde est sensé et censé, même quand le « monstre » du monde qu'est l'homme est insensé, immonde ou monstrueux. Alors que pour l'animal qui n'est pas humain, le monde est l'environnement, le monde moins l'homme n'est jamais que l'espace de l'Univers.

## LE TEMPS

Le monde est l'espace (le devenir-espace) et la temporisation (le devenir-temps) de l'Univers par l'homme. Le temps est la mesure de l'histoire, mais il n'a pas lui-même toujours eu de mesure; par contre, si l'Univers peut être considéré comme infini ou comme en expansion mais fini dans l'espace, le temps de la Terre est fini pour les Mortels, l'éternité du Ciel étant le non-temps des Divins; alors que le divin est éternel (supratemporel) et que l'inanimé (minéral) est immortel (intemporel), puisqu'il

n'est pas vivant et qu'il ne peut donc mourir, l'animé ou le vivant (végétal ou animal) est mortel et donc temporel : l'âme (« anima ») n'est pas immortelle. Qui dit temps dit finitude, mort, castration. Le temps est irréductible à la temporalité de l'aspect et à la temporalisation du mode; il est « temporation » de la voix (et de la voie) : originaire ou qualificatif, il est chronologique et continu ou quantitatif (« chronos »), mais aussi opportun et discontinu ou qualitatif (« kairos »); mouvement (avec ou sans motion et mobilité) ou mouvance, il est aussi le moment et l'occasion du tournant, du demi-tour ou de la volte-face.

Pendant des dizaines de millénaires, le temps qui passe (le passer, le passage, le passager) s'est confondu avec le temps qu'il fait : avec la rotation des saisons, les phases de la lune et la trajectoire du soleil, d'un point cardinal à l'autre, et la journée de travail étant limitée

par la lumière du jour. Mais depuis environ deux mille ans, le temps qui passe, dit vulgaire ou traditionnel, se confond avec la mesure du temps : le calendrier, puis l'horloge et la montre, le calendrier étant scandé depuis par le christianisme et la chrétienté. Il ne pourrait y avoir de renouveau radical qu'avec un nouveau calendrier révolutionnaire - calendrier révolutionnant la vie quotidienne mais dans le respect des saisons de l'année et en la sécurité de la quotidienneté - en même temps qu'avec l'abolition de ces frontières que sont les heures de fermeture et les congés statutaires. Le temps des fuseaux horaires doit être décadennassé de tous ces carcans religieux, sans qu'il ne soit question d'athéisme, de laïcité ou de quelques « aménagements raisonnables » et sans céder à une quelconque éthique ou esthétique de l'adoration ou à l'adoration de l'éthique ou de l'esthétique...

Pour la théologie patristique, bien avant la philosophie scolastique, la mémoire est le passé présent (« avant », « déjà plus », « antérieur »), l'attention est le présent présent (« pendant », « durant », « maintenant ») ou le passé du futur et l'expectation est le futur présent (« après », « pas encore », « ultérieur »), le présent de l'attention et de l'intention ou du concept oscillant donc entre la nostalgie et l'attente, entre l'angoisse et l'ennui ou entre le souci et le soin; le présent domine parce qu'il est à la fois spatial (présence), temporel (tension) et actantiel (don, donation, dotation). C'est ainsi que l'on peut « avoir le temps », « prendre son temps », « se donner le temps » : durer, endurer, perdurer - « tuer le temps »... Mais alors que le présent est dominant, le passé (l'esprit dans le temps : la garde de la mémoire) est déterminant et le futur (le temps dans l'esprit : le regard de l'imagination) est surdéterminant. Là est le sens du temps, de l'orient à l'occident, et le temps

d'une vie, de la naissance à la mort, de la natalité à la mortalité.

Ce n'est pas surtout le temps qui est la quatrième dimension de l'espace, c'est davantage l'espace qui est la quatrième « dimension » (la distension plus que l'extension) du temps; le temps est le *là où il y a (le) lieu*; c'est le lieu, le principe, de la représentation. De l'origine à l'imminence, du mouvement au changement, de l'évolution à la révolution, le temps est l'âge de l'histoire : tempo et momentum, rythme et récit, temps du travail et travail du temps, le temps de travail étant l'ultime mesure ou démesure du temps.

## L' HISTOIRE

En même temps qu'il ne faut pas céder à une doctrine du monde et ne point s'abandonner aux visions ou aux conceptions du monde, il importe de ne pas s'adonner à la philosophie de l'histoire (jusqu'à la phénoménologie), qui commence par identifier l'histoire et l'écriture, considérant donc les sociétés sans écriture - lesdites « sociétés primitives » - comme des sociétés sans histoire; or, ce n'est pas parce qu'elles ne l'ont pas écrite qu'elles ne l'ont pas vécue; ce n'est pas parce qu'il n'y a pas

conscience ou science qu'il n'y a pas existence ou expérience. Dès qu'il y a humanité il y a histoire, si l'on ne confond pas le trajet historial et monumental de l'Histoire (« Geschichte »), l'objet historique et antiquaire ou documentaire et, en son projet, le sujet historien de l'historiographie (« Historie »). En ce sens, il n'y a pas d'histoire de la nature, l'histoire de la nature ou l'histoire naturelle n'étant jamais qu'une philosophie de la nature. Mais il s'avère que l'histoire comme doctrine ou discipline, comme philosophie ou science et comme récit, voire comme littérature, domine les faits et les événements ou les phénomènes et les problèmes qui la déterminent.

Même si l'on ne confond pas le commencement et le fondement, c'est-à-dire l'origine ou la racine, l'humanité ne commence pas avec le genre *Homo* mais avec l'espèce *sapiens* (le *qui* ou le

« quid » de l'homme et non le *quoi* ou le « quod »), c'est-à-dire avec l'appréhension du monde par le langage : issu de la lignée « anthropique » plutôt que de la lignée australopithèque, *Homo* devient *sapiens* quand il parle; sinon il n'y a pas de différence entre le genre et l'espèce; c'est ainsi qu'il est préférable de ne pas parler de « genre humain » ou d'« espèce humaine » et encore moins de « race humaine », mais de bête humaine, d'animal parlant et d'être ou de « bête » parlant, sans même préjuger de sa raison ou de sa rationalité, de sa foi ou de sa morale, de son économie ou de sa politique.

La préhistoire ou la protohistoire, l'histoire avant l'histoire, est déjà (de) l'Histoire. Depuis environ 150 000 ou 200 000 années et de l'Afrique du Sud ou de l'Est à l'Eurasie, les hommes ont vécu de cueillette et de charognage (ramassage ou récupération), de

chasse et de pêche; ces chasseurs-cueilleurs du Paléolithique se sont donc maintenus dans une économie de prédation pendant des dizaines de millénaires au rythme de la lenteur et de la répétition et dans la seule fécondité du travail (« work » et non « labour ») et de la sexualité, de la prédation alimentaire et de la prédation sexuelle et malgré les glaciations.

S'il s'agit alors d'un « communisme primitif », il ne faut pas pour autant y voir des sociétés sans inégalités et sans hiérarchies : entre les sexes, entre les générations et entre les descendants; cela ne veut pas dire qu'il n'y avait pas de chefs; cela veut dire qu'il n'y avait pas d'inégalité fondée sur la richesse ou l'accumulation, celle-ci étant contrecarrée par le nomadisme. À une technique archaïque (presque animale), s'était déjà substituée une technique encore ancienne (propre aux « homains » : *Homo*) de fabrication des outils en bois, en os ou en

pierre, surtout sans doute après la domestication du feu; mais avec l'*Homo sapiens* ou les humains, l'outil dans son utilité et son « ustentilité » d'ouvrage ou d'œuvre ne se distingue pas toujours de l'arme, sans qu'il soit aussitôt nécessaire de crier à la guerre : une bagarre, une chicane ou une querelle n'est pas encore une bataille, une guerre, avec ce que celle-ci implique de stratégie et de logistique ou d'organisation des armées.

La guerre est très probablement apparue avec l'économie de production et de reproduction et avec le stockage des denrées au Mésolithique et certainement au Néolithique. La nouvelle technique de la poterie conduit au sédentarisme et, de là, à la domestication des plantes (de l'horticulture à l'agriculture) et à la domestication des animaux (de la chasse à l'élevage). Mais les armes et les armées de la guerre sont impossibles sans les œuvres de la

souveraineté spirituelle et intellectuelle d'un groupe, d'une troupe, d'une caste, d'une classe ou d'une chefferie : il n'y a pas de guerriers sans souverain(s) et il n'y a pas de guerriers et de souverains sans laboureurs, agriculteurs, cultivateurs, artisans ou ouvriers et autres travailleurs pour les nourrir, les habiller et les servir et pour leur fabriquer armes, armures et armoiries, c'est-à-dire sans les ouvrages de la fécondité; il n'y a plus de formation sociale sans mode de production et de reproduction et sans de telles fonctions, services ou ordres, même si parfois sous d'autres noms : défense, savoir et travail.

Avec le stockage viennent l'accumulation, la richesse et la propriété privée, ainsi que le vol, le rapt et le butin; il y a appropriation par les guerriers ou rétribution par les souverains; la souveraineté spirituelle se double parfois d'une souveraineté matérielle avec des

rois qui sont aussi des chefs militaires dans une royauté souveraine et guerrière. Avec l'esclavage vont se mettre en place, en scène et en œuvre des territoires, des cités, des nations, des états, des empires ou des dynasties. Après, avec le féodalisme alliant la féodalité et la chrétienté, la noblesse et le clergé, les seigneurs et les prêtres, les aristocrates jouiront du servage, de la soumission des serfs, pour faire la guerre et étaler leurs richesses sans se salir les mains au travail, pendant que les bourgeois se mettent à la tâche du capital (survaleur, argent, monnaie) et exploitent le travail des prolétaires. Depuis, le capitalisme règne sous diverses vastes appellations plus ou moins vagues : impérialisme, libéralisme, démocratie, liberté, marché, mondialisation, etc. C'est ce que d'aucuns appellent le sens de l'histoire, dans la confusion de l'historialité (de l'existence) et de l'historicité (de la réalité), de l'Histoire et des manuels d'histoire - qui racontent des histoires (et) qui font peur...

## LE POUVOIR

Dès sa naissance, la pragmatique a considéré que le pouvoir avait une grammaire et que de là lui venait sa puissance en acte. Qui dit grammaire dit règles, structures et systèmes. Dans la grammaire du pouvoir, il y a par exemple les règles de la parenté, dont l'interdit de l'inceste, qui régissent la famille, les structures institutionnelles de la société, dont le gouvernement, et les systèmes sociaux de l'économie, plus particulièrement l'organisation et la division sexuelle, sociale et technique du

(temps de) travail, avec la séparation du travail manuel (dévalorisé) et du travail intellectuel (valorisé).

Le pouvoir est l'entreprise d'accaparement de la guerre, de la souveraineté et de la fécondité par le contrôle et la maîtrise, la doctrine et la discipline, le gouvernement et l'équipement. Certes, le pouvoir n'est pas que violence, politique et domination; il est assujettissement mais aussi subjectivation; sa part d'aliénation ne va pas sans une possible émancipation. Le pouvoir n'est pas non plus que public ou collectif : les relations individuelles de la vie privée n'en sont pas plus exemptes que celles de la vie mondaine.

Mais il ne faut guère négliger l'alliance du pouvoir avec les institutions sociales, les équipements collecteurs et les appareils politiques ou idéologiques, plus particulièrement

avec l'État, même si celui-ci n'a le monopole ni du pouvoir ni de la violence. Cependant, il demeure que l'État contrôle les forces militaires et policières, l'armée et la police, qui sont des instruments d'oppression, de répression et d'agression. Avec l'État viennent le parti - serait-ce le parti d'un seul : tyran, monarque ou dictateur - ou les partis, la dictature ou la démocratie, le palais ou le parlement. La tradition révolutionnaire des siècles derniers a continué à privilégier la forme du parti comme mode principal d'organisation et de prise du pouvoir d'État, jusque dans ladite dictature du prolétariat par le parti unique. Mais le prolétariat révolutionnaire ne doit plus être confondu avec la « révolution prolétarienne », car le prolétariat est irréductible à une classe sociale, à la classe ouvrière, un intellectuel prolétarien pouvant être révolutionnaire sans être prolétaire.

Or, il apparaît de plus en plus évident que les partis et les syndicats ne sont plus en mesure d'assurer la libération du travail et donc du prolétariat. Alors que les rapports de production, c'est-à-dire surtout la propriété des moyens de production et la division du travail, déterminent toujours les forces de production, qui dominant, il y a surdétermination par les rapports de force : les luttes, les liens et les lieux, plus précisément les lieux de la lutte des classes ou de la lutte de classe, d'abord et avant tout dans le travail lui-même, tel que l'enseigne le matérialisme historique : la science de l'Histoire n'est pas l'histoire, mais le matérialisme historique s'est approché de la première... C'est ainsi que la force de travail - force aux prises avec l'objet de travail et les moyens de travail dans des lieux de travail et selon la vitesse ou le rythme du temps de travail - est aussi capitale que la technique qui, comme réalisation de la métaphysique, est irréductible à la technologie comme nouvelle mythologie au

téléphone... La puissance de la force de travail ne se limite pas à des unités de production, de la campagne à la ville, de l'atelier à l'usine, de l'entreprise à la firme ou au réseau technique; elle peut libérer le temps de travail ou le travail du temps en réorganisant la vie quotidienne selon un régime de retrait(e) continu(e); ce régime est capable d'autrement articuler le travail et le gouvernement (irréductible à l'État), la santé et l'assurance, l'éducation et la retraite - contre le capital et pour un autre monde. À ce régime participent la réorganisation des transports en commun dans la gratuité contribuant à l'abolition des frontières, ainsi que la lutte contre la privatisation des quatre éléments de la nature, c'est-à-dire les ressources naturelles, et du patrimoine de l'humanité.

C'est pourquoi la pragrammatique a proposé un mouvement d'arrêt et d'accès commun (MAC) : des mouvements à la place des partis, des mouvements sans chefs, des mouvements qui ne vont pas sans excès et donc sans violence, de la grève au sabotage en passant par la résistance et la légitime défense. Mais le problème principal demeure : où, quand et comment enchaîner et déchaîner le qui, le quoi et le pourquoi de ces mouvements ? Comment ces mouvements à organisation horizontale sans être anarchique peuvent-ils éviter d'être récupérés, neutralisés ou éliminés par les partis ou l'État et le capital ? Comment la révolution peut-elle créer un nouveau monde sans passer par ces derniers et comment peut-elle contourner le marché de la valeur ? Et comment les révolutionnaires, les révoltés et les rebelles peuvent-ils ne point être réduits à la militance, au militantisme et à l'activisme devenus fins en soi ?

C'est à l'éducation, de l'école à l'université, que revient de combattre la souveraineté de la religion, qui conduit à la guerre ou au terrorisme, et ce au profit de la fécondité du travail et de la sexualité ou de l'amour; pour cela, l'éducation ne doit pas substituer une spécialisation accélérée à un apprentissage généralisé; il y a acquisition d'abord par l'instruction. De l'humilité à la fierté, mais contre la souveraineté et la soumission, surtout la servitude, doivent se développer une autre aptitude, une autre attitude et une autre habitude étudiantes : une posture « primeraire » et « temporaire » qui s'oppose au Discours du Maître (le pouvoir) et au Discours de l'Universitaire (le savoir), au discours capitaliste de la maîtrise et de la compétition; posture qui s'oppose le Discours l'Hystérique, de l'art à la littérature, et qui s'impose le Discours de l'Analyste, de la psychanalyse à la grammaire; il en est de même des enseignants comme intellectuels sans frontières. L'Université

doit devenir universelle et pousser le savoir au-delà de « l'avancement des connaissances » et la recherche vers la découverte et l'amour de la vérité.

De l'enfance à la maturité et sans craindre l'étrangeté et l'inquiétude ou « l'inquiétante étrangeté », il faut apprendre à vivre dans la proximité du voisin, dans sa contrée, dans son souci, de la solitude à la sollicitude en passant par la solidarité et non par la sollicitation; une solidarité qui ne craint pas de passer de la préoccupation à l'occupation et de la curiosité à la générosité; le voisin, même lointain et non prochain, c'est le commun, qui n'est pas simplement le public et qui traverse et transgresse les frontières et les territoires de toutes sortes. Le retrait de la vieillesse ne doit pas être une simple retraite : il ne s'agit pas de se retirer dans l'immobilisme ou le tourisme, mais de tirer de nouveau son épingle du

jeu, de l'étude à l'analyse ou du jeu au sport selon la santé.

Enfin, il se suffit pas d'en appeler et de s'en remettre à la démocratie; il importe de développer une « démophilie » et une « démosophie », qui repoussent ouvertement les frontières du (scrutin) secret (fermé, caché) et qui échappent à la politique et à la philosophie mais qui ne les nient, ne les dénie ou ne les renient point, pas plus que la science; sinon, le retrait risque de sombrer dans l'oubli, le ressentiment ou la quérulence ou de céder au penchant (passif, mélancolique) ou à l'impulsion (active, maniaque) et à la rancœur ou à la rancune. Face au « biopouvoir », une « biopolitique » ne peut imposer sa loi et elle demeure de l'ordre de la foi, de la croyance et de la confiance. Si cela consiste à prendre le pouvoir, ce n'est pas prendre le pouvoir de l'État (de droit ou d'exception) mais de prendre

le pouvoir à l'État, de détourner le gouvernement  
de l'État et de le retourner contre le capital.

# **LE LANGAGE**

Il aurait sans doute été plus logique ou chronologique d'en arriver à une théorie de la littérature par la théorie du langage, mais la pragmatique n'a pas d'abord échappé à l'idéologie esthétique et elle en est arrivée à une théorie du langage par la théorie de la littérature, de la littérature comme art mais comme art de la grammaire, dont l'essence est la poésie. Qui dit art dit technique (« tekhnê ») : savoir, savoir-faire et faire-savoir; la technique est la transformation de la nature,

dans l'esprit de la culture, par la posture du travail et de la fécondité de l'animal humain; la littérature est donc à la fois technique et langage.

Le langage est la triple articulation du discours, de la langue et de la parole; la parole n'est pas le discours mais sa condition de possibilité et d'intelligibilité; comme faculté de langage et performativité et au sens originaire de « logos » (comme cueillette, récolte, recueil), elle est le fondement de la langue ou de la compétence et du discours ou de la performance. C'est la parole qui rend possible la traduction et c'est par elle qu'il y a l'ironie et les autres figures de style ou de discours; la parole est voix : rythme et récit; c'est la grammaire du nom propre et des noms propres de discours, qui sont les particules de la parole par rapport aux catégories grammaticales de la langue et aux parties

morphologiques du discours. Le nom propre est le non-concept ou l'« incept » d'avant tout percept ou concept.

Le langage comme pensée ou esprit est relié non seulement au cerveau mais à tout le corps, qui est à la fois cœur, esprit et chair et dont l'âme est l'inséparable envers. Cependant, il ne faut pas minimiser l'importance de la latéralisation et de la plasticité du cerveau, de la localisation cérébrale et de la dextérité (du droitier et du gaucher), qui ont donc préoccupé et occupé la pragmatique comme diagrammatique du langage pendant plusieurs années, avec une attention particulière portée aux troubles de langage, de l'aphasie à l'autisme en passant par les parlers ou les parlures psychopathologiques (de l'obsession à l'hystérie, de la mélancolie à la manie et de la paranoïa à la schizophrénie). En même temps que la littérature a été définie comme lecture, écriture et signature, elle a été

reliée au langage dans la situation de la communication, de la signification et de l'énonciation.

## LA GRAMMAIRE

Comme l'histoire, la grammaire a un double ou un triple sens ou aspect : à la fois objet d'étude et étude de l'objet, à la fois trajet de la signification et signification du trajet, à la fois projet et sujet; de la linguistique à la sémiotique, de la pragmatique à la grammaire ou de la prag(ram)matique à la (pra)grammatique, c'est la théorie de la signification comme production ou construction du sens; construction qui ne va point sans déconstruction et reconstruction ou sans « struction »

(dia)grammatique contre l'obstruction  
herméneutique de la métaphysique comme  
historicisme, humanisme et rationalisme ;  
histoire de la métaphysique et métaphysique de  
l'histoire dont la grammaire doit se délivrer,  
comme elle doit se libérer de la logique comme  
métaphysique du « logos » (au sens dérivé de  
discours ou d'énoncé) : le pouvoir de la  
grammaire réside en la puissance du sens, qui  
déborde la signification par la signifiance, et  
la (con)struction dépasse l'érection de la  
construction. La dénégation de la grammaire est  
la dénégation du monde, du langage et de l'homme.

La compréhension de la grammaire (de la  
signification) précède l'explicitation de la  
signification de l'énoncé et l'interprétation du  
sens de l'énonciation; la théorie de la  
signification ne saurait se réduire à une théorie  
du signe ou des systèmes de signes ou à une  
simple sémiologie; cela ne veut pas dire qu'elle

ne tient pas compte des signes comme icônes, indices ou renvois, mais comme étant dérivés et non primitifs. Dans la distinction de la substance et de la forme, de la forme de l'expression et de la forme du contenu, dérive ou se décline l'énoncé comme proposition ou contenu propositionnel; mais le site de l'énoncé n'est jamais que la disposition par la situation de l'énonciation comme dispositif dans la « disponibilité » du sens : la prédication (de la disposition) de l'énoncé, qui est saisie en premier, est dernière ou en aval et non en amont; la disposition n'est pas ici penchant, tendance ou inclination, ni non plus prédisposition, mais mise en position impliquant des prises de position.

Certes, ce sont la grammaire du mot (la phonologie et la morphologie) et la grammaire de la phrase (la syntaxe et la sémantique), en passant par la morphosyntaxe, qui conduisent à la

grammaire du texte, mais c'est celle-ci qui est le déploiement de la signification par l'énonciation de la parole jusqu'à la communication du discours et jusqu'au discours de la communication. S'il y a une grammaire universelle, elle déborde le langage verbal ou les langues naturelles; elle n'est pas seulement générative, sémio-narrative ou (in)tensive; elle est proprioceptive et elle a pour fondement, non pas la « mimêsis » ou la « semiosis », mais la « deixis » comme articulation de l'espace, du temps et de la personne, comme ponctuation de la situation et comme investissement thymique (phorie, pathie, thymie) : tractions et pulsions, attractions et répulsions, valences et ambivalences.

La grammaire proprioceptive est la grammaire fondamentale, dont dérive toute grammaire générale, toute « grammaire générale et comparée ». C'est d'abord et avant tout une

grammaire de l'énonciation (de la parole), où se distinguent : les opérations radicales ou fondamentales que sont le repérage grammatical et le brayage grammatique, les procédures générales ou cardinales que sont l'embrayage et le débrayage et les marqueurs particuliers ou singuliers que sont les grammèmes, qui sont surtout des déictiques (embrayeurs) ou des anaphores (débrayeurs) parmi les particules de la parole, l'anaphore qu'est l'article défini étant un ancien déictique, un démonstratif usé. Quant aux verbes, ce sont les opérateurs : les pivots ou les chevilles ouvrières de l'énonciation.

La grammaire se doit d'être à la hauteur de la langue, qui est la plus puissante des théories; de la langue comme forme (combinaison, sélection et commutation; syntagme, paradigme et métamorphose; métonymie, métaphore et zeugme), dont dérive la langue comme idiome; de la langue comme force. Cette grammaire est aussi une

théorie du sujet, où diffèrent le « subjectum » comme substance ou subsistance, qui est le sujet de la raison et de l'action, et le « subjectus » comme insistance ou résistance, qui est le sujet à l'imagination et à la passion. En même temps qu'il y a distinction du « subjectum » et du « subjectus », il y a division du sujet de l'énoncé et du sujet de l'énonciation et division du sujet de l'énonciation lui-même en ce qu'il est un « point d'indifférence » entre l'énonciateur et l'énonciataire ou le co-énonciateur. Le sujet de l'énonciation n'est donc pas un « je » (individuel) ou un « vous » (collectif) mais un « nous » (transindividuel).

Ce « nous » ne s'oppose pas à « eux », comme les amis aux ennemis; c'est le « nous » du voisinage, mais d'un voisinage sans frontières, c'est-à-dire de voisin en voisin, sans crainte de l'étranger et de l'étrangeté; ce n'est pas le prochain, le citoyen ou le patriote. Ce n'est pas

une affaire de charité mais de solidarité. Il est sûr qu'une langue maternelle commune favorise ce « nouage », mais l'apprentissage d'autres langues aussi, même des langues dites mortes, qui abat les frontières linguistiques. Il est malheureux et dangereux de promouvoir une tendance mondiale à l'unilinguisme : l'homme est sans doute né unilingue, mais il risque peut-être aussi de mourir unilingue !

## LE RÉCIT

Le langage commence par un débrayage énonciatif initial, où l'énonciateur s'adressant à un énonciataire (singulier ou pluriel) débraie de la situation de l'énonciation (de l'homme) vers le site de l'énoncé (du monde), de la situation de l'homme au site du monde. Ce débrayage est donc d'abord un témoignage et ce témoignage est un récit : l'homme raconte le monde et il se raconte. Il y a récit dès qu'il y a langage et il y a langage dès qu'il y a récit; le récit est la grammaire du sens; ainsi, ce n'est

pas simplement un genre d'énoncé ou un mode d'énonciation.

Le récit ne s'oppose en rien au discours; il inclut le discours comme commentaire (narration et description, sujet et anecdote) et l'histoire comme documentaire (fiction et action, fable et intrigue); il est la narrativité de tout texte. C'est pourquoi il y a quelque confusion narratologique à parler du « discours du récit » quand il s'agit du récit du discours : du récit par le discours et du discours pour le récit, de la narrativité du discours et du discours de la narrativité. Le récit, surtout quand c'est un écrit (qui est son anagramme), est le parcours génératif de la signification et le cours génitif du sens.

Le temps du récit, qui est le temps de l'esprit, est le récit du temps, qui est l'esprit du temps; c'est pourquoi il ne faut jamais

négliger les temps et les modes des verbes, les modalités des propositions et surtout l'aspect et la voix des énoncés, ces deux derniers étant justement la voie de l'énonciation. De l'intransitivité de l'être (du sujet : du dedans, de la fermeture, de l'intériorité) à la transitivité de l'avoir (de l'objet : du dehors, de l'ouverture, de l'extériorité), il y a tout le projet et tout le trajet de la valence comme puissance d'attraction des actants par le verbe, la phrase étant un petit drame avec des actants : une phrase, une exclamation, un cri est déjà un récit.

La grammaire du récit - et donc du texte, car il n'y a pas de texte sans récit - transcende les genres, les styles et les figures; mais elle ne sous-estime point le pouvoir du vocabulaire des figures linguistiques ou sémiotiques, rhétoriques ou stylistiques; elle tient compte des registres littéraires, des régimes artistiques et des

systemes esthetiques. Cette grammaire ne confond pas le vers et le poeme, le poeme et la poesie, la poesie et le langage poetique; mais elle distingue le vers et la prose, meme si le vers dit libre n'est pas la transition du poeme en vers au poeme en prose; il y a une prose du vers, ne serait-ce que dans son sillon, dans sa prosodie ou son phrasé ou dans le hasard d'un « coup de dés »...

De la surface (de la maniere) à la profondeur et de la profondeur (de la matiere) à la surface, le récit a du volume, le volume de la lumiere; c'est la lumiere de la segmentation, c'est-à-dire du découpage en séquences et de la division en segments par la césure; segmentation qui jette un éclairage singulier sur l'expression et le contenu, dans un éclair ou le temps d'une éclaircie. Ainsi s'éclaire ou s'éclaircit la clairière du récit, meme dans les poemes les plus hermétiques et les romans les plus

herméneutiques, ne serait-ce que par un accent d'attaque ou d'insistance, un lapsus ou un hapax, par une didascalie ou par une autre césure.

Alors que dans un poème, la surface est mince et la profondeur est épaisse, dans un roman, la surface est épaisse et la profondeur est mince; un drame peut osciller entre les deux ou tendre vers l'un ou l'autre, dans le même volume; ce n'est pas la question de la valeur de la surface ou de la profondeur, de l'expression ou du contenu, mais du volume de la force et de la force du volume. Le récit entonne la voix de la première personne du discours lyrique, la voix de la troisième personne du discours épique, la voix de la deuxième personne du discours dramatique ou la voix de la quatrième personne du discours tragique, la « quatrième personne » étant la « personne » des dieux et du chœur : le cœur ou le lieu de la tragédie comme « jeu de deuil » (« Trauerspiel »). De l'art au kitsch, de la

littérature au journalisme, des exploits des chefs aux faits divers, le récit s'entonne.

Le récit peut donc être considéré comme étant l'architexte, du témoignage du sens, qui est à l'origine du langage, au sens du témoignage, qui est le destin - l'immanence, l'éminence et l'imminence - du monde comme transcendance. Le témoignage récite et le récit témoigne; le témoignage est un archigenre. C'est pourquoi l'examen des témoignages éclaire l'analyse des récits et poursuit l'étude du récit jusque dans l'essai; cela permet aussi de confronter la mémoire et l'histoire, le récit de l'histoire et le récit de la littérature, la réalité et la fiction; ce n'est plus la simple « analyse du récit ».

Par manque de synthèse, l'analyse du récit a d'abord été hypothéquée par les études littéraires, plus précisément par les études de

la littérature romanesque, une poétique narrative ou discursive de la prose se donnant alors comme le pendant ou l'équivalent de la poétique phonologique du vers. Or, le récit déborde largement la littérature, l'histoire et l'art : même si la vie n'est pas le récit, le récit, c'est la vie. C'est ainsi que la liaison narrative des luttes, des liens et des lieux n'est nullement étrangère à la vie, qui est remplie de ces rapports de force; il en est de même de l'évaluation narrative par les trois fonctions socio-historiques que sont la guerre, la souveraineté (spirituelle, intellectuelle) et la fécondité et par les quatre sous-codes d'honneur que sont la souveraineté (matérielle, manuelle) et la soumission, la fierté et l'humilité; tout cela, selon le schéma canonique de la quête ou du désir du sujet divisé, le schéma antagonique des actants comme acteurs et valeurs et la croix agonique de la destination dans le Quadriparti du monde. Il ne peut y avoir destruction ou déconstruction du récit que par le

récit, du récit de la représentation que par la représentation du récit, qui est l'ultime « grand récit ».

L'homme rêve; le rêve est un récit; le travail du rêve se transforme en récit du rêve, conté à soi-même ou à la personne concernée par le rêve et le rêveur, qui est à la fois observateur (observant, projeté, symbolique) et acteur (observé, introjecté, imaginaire). Le désir se décline en récit, qu'il faut raconter et partager dès les premières rencontres de la matinée. Dans une journée, les programmes narratifs se succèdent : se lever, se laver, s'habiller, manger, prendre l'autobus ou conduire sa voiture pour aller au travail ou aux études, travailler ou étudier, se restaurer à nouveau, continuer, revenir au foyer, se distraire, faire du sport, regarder la télévision ou écouter de la musique, se coucher, faire l'amour, s'endormir, etc. Certes, il peut arriver que l'ordre en soit

perturbé ou contrarié, accéléré ou ralenti; mais il demeure qu'il y a des objectifs ou des buts et des moyens pour les atteindre, le futur orientant ou désorientant le présent; par contre, il y a des moyens sans fins ou qui sont leurs propres fins.

Comme la vie, le récit est cyclothymique et il lui arrive d'être dipsomane, la césure d'une relation amoureuse, d'une maladie ou d'un décès provoquant la translation de l'euphorie en dysphorie ou l'enthousiasme d'un spectacle sportif, artistique ou autre se communiquant en « emphorie », où le principe d'individuation se trouve débranché, où il y a désindividualisation avec ou sans empathie et où il y a transgression, comme lors d'une manifestation, d'une révolte ou d'une émeute, voire d'une insurrection. Le récit est capable de désordre dans l'ordre et d'ordre dans le désordre; il peut être ordonné ou désordonné; mais ce n'est pas un ordre.

Le récit est en quelque sorte le sens de la vie; cela ne veut pas dire qu'il soit téléologique ou eschatologique; ce serait là la dénégation de la finitude. Or, c'est justement la finitude, la mort, qui est la cause du récit; c'est parce qu'il y a la mort que la vie a du sens; l'immortalité serait insensée : l'homme raconte sa vie et des histoires parce qu'il est mortel ! Il n'y a pas de mort du récit parce qu'il y a le récit de la mort : la cueilleuse ou la moissonneuse, la faucheuse ou la fossoyeuse; en cela, oui, seul l'homme meurt; en cela, l'animal est inhumain. La mortalité, à laquelle se destine la natalité, se décline en décès ou en trépas, en accident ou en maladie, en suicide ou en meurtre; c'est le destin, la destinée, la destination; mais c'est aussi la possibilité de la liberté : on ne vit pas pour mourir, mais l'on vit parce que l'on meurt. C'est là la puissance de la vie - et du récit...

## LA SIGNATURE

La signature est à la littérature ce que la parole est au langage et ce que l'énonciation est à la situation. La théorie de la signature a été le moyen d'échapper à l'alternance ou à l'alternative de l'approche interne ou littérale et de l'approche externe ou latérale de la littérature en études littéraires; c'est une « approche » intime ou littorale de la littérature; c'est une entreprise centrale, capitale ou cruciale de la pragmatique. En d'autres mots, c'est la déconstruction de la

fausse opposition entre la structure et l'histoire. La littérature est une chose trop sérieuse pour la laisser entre les mains des littéraires, plus particulièrement des historiens de la littérature ou de ces archivistes qui en vivent en se réclamant de l'humanisme.

Le concept de signature permet d'articuler le discours institutionnel et le récit ou le parcours constitutionnel, de même que l'écriture et la lecture. La signature est irréductible au simple nom propre de (la) personne de l'auteur, qui est une catégorie juridique et qui n'est pas le sujet de l'énonciation, celui-ci étant le point d'indifférence entre le scripteur comme premier lecteur et le lecteur comme dernier scripteur. Un texte qui n'est pas lu n'est pas un texte; un texte qui n'est pas signé l'est encore moins : signer, c'est signaler par toutes sortes d'index, c'est-à-dire par la (dé)monstration; signaler, c'est signifier, de l'imprimerie au

droit, de l'impression à l'expression, de la technique au travail.

La signature passe à travers l'édition, la rédaction et la li(vr)aison : la t(r)opique ou la technique éditoriale, la t(r)opique ou la technique rédactionnelle et la t(r)opique ou la technique titrologique. Dans ses trois topiques, se multiplient les noms propres : les noms propres de langue (toponymes, chrononymes, anthroponymes) et les noms propres de discours, où l'on retrouve les particules de la parole et donc les grammèmes. Le titre, lui, est le nom propre du texte, en même temps qu'il est une annonce d'acteur, d'espace, de temps ou une présomption d'isotopie, sauf déception (dans le sens où, au baseball, la balle du lanceur peut être décevante). Ainsi en est-il de toute la titulature : faux titre, sous-titres, intertitres et autres intitulés.

La signature est l'appellation d'origine contrôlée qui est ou fait le style d'un texte, sa griffe ou sa marque; mais ce n'est pas l'auteur qui en est le titulaire; c'est (le sujet de) l'énonciation. C'est-à-dire que le style, qui est aussi un style de vie (personnel ou professionnel, caractériel ou confessionnel, sexuel ou intellectuel), est d'abord et avant tout une affaire de brayage, de va-et-vient entre l'embrayage et le débrayage et entre le l'embrayage ou le débrayage spatial, l'embrayage ou le débrayage temporel et l'embrayage ou le débrayage actantiel. Aussi y a-t-il une très grande importance dans la décision du scripteur d'embrayer en un narrateur-acteur (présent) ou de débrayer en un narrateur-conteur (absent); ainsi se distinguent fondamentalement et radicalement les textes embrayés et les textes débrayés, sauf dans les dialogues; le brouillage entre les deux, dans le style ou le discours indirect libre par exemple, est lui-même un effet de style.

La signature passe aussi par la ponctuation, par les signes de ponctuation, que ce soient des signes de pause et des signes de pose ou des signes (diacritiques) d'assise. Il y a toujours un usage particulier et régulier ou un usage singulier et irrégulier de la virgule, du point-virgule, du deux-points, des points de suspension et des autres points; c'est le parlé dans l'écrit; c'est parfois l'hésitation entre le discours direct et le discours indirect ou entre l'embrayage et le débrayage, la question anticipant déjà mais trop rapidement sa réponse.

Si l'on considère la littérature comme étant un processus (l'archi-texte, avec un trait d'union pour le distinguer de l'architexte, qui en fait partie) et l'écriture comme un système (le texte comme génotexte et phénotexte), dont la lecture est le procès (le contexte), on peut proposer que la signature en est le « procès-verbal » (l'archétexte). C'est là qu'intervient

le repérage : le texte (le repéré : le site de l'énoncé), le cotexte (le repère à gauche ou à droite, avant ou après : la situation de l'énoncé) et le « circontexte » (les points de repère : la situation de l'énonciation). Le repérage est donc l'envers du brayage.

La signature est un (p)acte de langage; c'est la parole en acte; elle est puissance et acte : elle est performative mais antéprédicative. Elle a donné lieu à de nombreuses études qui ne l'ont pas nécessairement identifiée comme telle : onomastique, titrologie, typographie, ponctuation, dissémination, citation, mention, notation, préface, incipit, excipit, objet-livre, mise en page, etc. Elle est en partie liée avec la matérialité de l'écriture, de la lettre et du livre et avec la transition de la lecture à haute voix à la lecture silencieuse, qui est autrement ponctuée. La signature est la preuve et l'épreuve

que le pouvoir de l'écriture est relié à l'écriture du pouvoir.

Au sens restreint, la signature est le concept du nom propre, qui est un non-concept. L'on sait que le patronyme est une invention médiévale en Europe; auparavant, il suffisait d'un prénom ou d'un prénom et d'un toponyme; ainsi en est-il des noms à particule. Quand on est illettré, on signe d'une croix, sans doute sous l'influence chrétienne des curés; quand on est lettré, on signe d'un paraphe; quand on est un homme de lettres, on signe parfois d'un pseudonyme : ce surnom est un nom de gloire ou de fortune.

Le nom propre de personne, l'anthroponyme, est la signature sociale et juridique de la personne; il est la marque de son identité, voire de sa personnalité; c'est un invisible tatouage. Il y a, dit-on, une linguistique, une logique ou

une philosophie (analytique) du nom propre par rapport au substantif qu'est le nom commun; il ne saurait s'agir ici pour la pragmatique de se répéter de nouveau; il suffit de rappeler, contre la philosophie du langage et de l'esprit, que la théorie du nom propre est impropre à en répondre. Ce qui importe d'ajouter, c'est que le nom propre peut être le nom de personne : non pas le nom d'une personne, ni « Mon nom est personne », mais un nom qui n'est donné à personne ou qui est donné à une personne qui n'existe pas, comme les noms des divinités, les noms des personnages ou les noms des concepts les plus abstraits.

Il arrive enfin qu'une personne ou un sujet s'identifie totalement à son nom propre, qu'il le réalise en son moi idéal ou son idéal du moi; le nom propre devient alors un véritable symbole; l'individu se métamorphose et s'immortalise en son nom. Changer de nom n'est pas seulement une question d'identité mais d'identification : une

épouse qui abandonne le nom de son père pour (épouser) le nom de son époux fait un pas en avant ou en arrière selon le point de vue, un transsexuel qui change de sexe et de prénom n'est pas sans soulever d'enjeu juridique, un acteur de cinéma ou un artiste de variétés qui cache son véritable nom prend le risque de la désidentification ou de la forclusion du nom, qui est source de psychose. L'anthroponyme réduit au patronyme a sans doute quelque chose de prestigieux, du côté du père, mais de dangereux, du côté de la mère. On ne saurait non plus négliger l'aura d'amour ou d'érotisme que peut susciter un nom propre, surtout si c'est un nom étrange ou étranger ou si c'est un nom de vedette de spectacle, sans minimiser non plus l'impact du nom d'une compagnie dans son marketing. Il y a les noms propres que l'on oublie toujours et ceux que l'on n'oublie jamais : c'est là la signature du nom propre, c'est ici le nom propre de la signature, la signature de la parole, du silence à l'écoute.

# **L' HOMME**

Au niveau de la communication, l'homme se caractérise par sa gestualité : la gestuelle, la gesticulation et le/la geste; au niveau de la signification, c'est l'oralité, jusque dans l'écriture; au niveau de l'énonciation, c'est la sexualité comme animalité humaine, l'animal non humain n'ayant proprement pas plus de sexualité que de langage : le sexe n'est pas la sexualité. Il y a une gestualité de l'oralité dans les organes de la parole et une gestualité de l'animalité ou de la sexualité; il y a une

oralité de la sexualité dans la langue érotique; il y a une sexualité de la gestualité et de l'oralité. L'homme est un animal parlant, pensant et (res)sentant.

L'homme n'est pas « l'Être suprême » mais l'étant primordial, parce qu'il est l'être parlant ou le « parlêtre »; en lui parle « la langue », qui parle en lui; il est langage et inconscient. L'être humain et mondain est un être de langage et de pensée. Cela ne veut pas dire qu'il soit un « animal politique », un « animal raisonnable » ou un « animal moral » : pas plus que l'animalité, ni la socialité, ni la rationalité, ni la moralité ne le définissent; il n'a pas non plus l'exclusivité de l'outil; certes, sa bipédie, qui ne lui est pas non plus exclusive, a quelque chose à voir avec sa main, sa bouche et son oreille et donc avec son langage.

Avant même de déterminer ce qu'est l'homme et de le qualifier comme tel d'un point de vue anthropologique, ethnologique ou éthologique, il convient d'abord de préciser qui est l'homme. C'est pourquoi il est nécessaire d'examiner son passé, son présent et son futur : son origine ou son fondement, sa situation avec ou sans évolution et sa destinée sans prophétie. La pragmatique fera donc appel à la paléontologie ou à la paléoanthropologie, à la biologie et surtout à la psychanalyse comme métabiologie, métaphilosophie et métapsychologie.

## L'ORIGINE

L'origine n'est pas le début ou le commencement; elle est la naissance, l'avènement ou l'émergence; c'est le fondement d'avant la fondation. L'origine de l'homme est inséparable de l'origine du langage, comme l'origine de l'art se confond sans doute avec l'origine de la religion et l'origine de la philosophie avec l'origine de la science. L'origine est mouvement et changement, mouvement en changement et changement en mouvement; mais elle est aussi répétition; elle est unique mais répétitive ou

triplement génitive, non pas originelle ou originale mais originaire.

Dans la superfamille des *Hominoïdes*, il est vraisemblable que les hominiens, la sous-famille des *Homininés*, vivaient à peu près comme les autres primates de la famille des *Hominidés*, plus particulièrement les chimpanzés : en petits groupes dirigés par un ou quelques mâles qui se partagent les femelles, où il y a un minimum de collaboration dans la cueillette ou la chasse, mais aussi de la compétition impliquant de la politique, des tactiques et des stratégies de domination, de manipulation ou de séduction; il y a de la ruse, de la feinte et de la tromperie, mais la technique y est minimale; il y a une « préculture » puisqu'il y a transmission. Si on peut déjà parler de société, on ne peut probablement pas parler de famille.

Il est difficile de distinguer les anthropiens, la lignée « anthropique » ou « paranthropique », et les Australopithèques si ce n'est par l'anatomie : moindre dimorphisme sexuel, augmentation du volume du cerveau, modification de la mâchoire; la bipédie y est sans doute mieux développée par la transformation du bassin favorisant un meilleur équilibre mais compliquant l'accouchement; l'habitat semble le même : humide ou à proximité de l'eau. Peut-être que les anthropiens vivaient dans des groupes davantage organisés ou mieux structurés que les Australopithèques, mais il est impossible de trancher de manière définitive.

Ce qui change avec les « humains », bien plus que le volume du cerveau, c'est la technique de la pierre taillée au Paléolithique inférieur; une telle technique implique une division du travail, division entre les sexes et entre les générations; il fallait sans doute plusieurs

années d'apprentissage ou de spécialisation et de transmission. Mais cette technique a très peu évolué pendant des centaines de milliers d'années, au moins jusqu'à la domestication du feu il y environ 400 000 ou 500 000 ans. Les « homains » vivaient vraisemblablement surtout de la cueillette. Avec les troupes de Néandertaliens, gros mangeurs de viande, la chasse acquiert une plus grande importance; mais ce n'est pas à cause de la chasse que l'on doit leur attribuer le langage, car on peut très bien chasser sans parler, des lions aux aborigènes; cependant, on peut leur supposer un « protolangage » : avec ou sans la descente du larynx, avec ou sans l'oreille interne adéquate, avec ou sans la respiration nécessaire.

La question qui se pose maintenant est celle du passage des « homains » aux humains, de *Homo* à *sapiens*, de l'hominisation à l'humanisation, en même temps que de l'industrie à la culture, d'une

culture qui n'est qu'industrie à une industrie qui est culture. Si on s'en tient à la théorie synthétique de l'évolution, il s'agit d'une transition lente et graduelle, d'abord et avant tout biologique, physiologique, neurologique; à l'autre extrémité de l'évolution de la théorie, on invoque une mutation ou une macro-mutation soudaine, rapide et récente; il y a maintes théories intermédiaires, moins complexes ou plus subtiles. Au contraire, pour la métabiologie, il s'agit d'un événement ou d'une série d'événements autour de la fondation de la paternité.

Les « homains » auraient vécu dans l'ignorance de la paternité, dans l'ignorance du lien entre la copulation et la fécondation, entre l'accouplement et l'accouchement; c'est encore le cas de certaines tribus aborigènes, que ce soit dans l'ignorance ou dans la négation ou la dénégation; le rôle de la mère elle-même est parfois attribué aux esprits des ancêtres, dont

elle ne serait que le réceptacle. Certes, il y avait la périodicité des menstruations, mais il y a encore des femmes qui ignorent de nos jours le lien entre les règles et les phases de la lune. Si la connaissance des mystères de la vie et de la venue des enfants ou de la différence sexuelle est plus ancienne que les humains, pourquoi y a-t-il autant de mythes et de mensonges qui entourent la naissance ? Pourquoi n'est-elle pas un instinct héréditaire ? Pourquoi l'enfant doit-il la réinventer par un coup de force de l'imagination si on ne lui apprend pas ? Surtout que, fille ou garçon, il ignore d'abord l'existence du vagin. C'est peut-être aussi dans cette transition qu'il y a eu perte de la visibilité de l'oestrus. En outre, ce n'est que depuis le XIXe siècle que l'on connaît exactement le mécanisme de la fécondation par le sperme lors de l'ovulation. Enfin, pour éviter de sombrer dans l'illusion rétrospective, il ne faut pas préjuger du savoir des chasseurs-cueilleurs eux-mêmes avant l'agriculture et l'élevage, où l'on

peut désormais observer et examiner à loisir les plantes et les animaux domestiques; mais la domestication a eu lieu bien après la fondation de la paternité; la domestication elle-même a quelque chose à voir avec les secrets de la différence sexuelle.

L'origine est unique mais répétitive. Ainsi en est-il de la sortie de l'Afrique : *Homo habilis* et *Homo rudolfensis* n'en sont jamais sortis; *Homo ergaster* et *Homo heldelbergensis* en sont sortis mais se sont éteints, comme *Homo neanderthalensis*, qui n'en est peut-être jamais venu; *Homo sapiens* est le seul qui soit sorti de l'Afrique et qui ait peuplé toute la Terre. Il avait donc certainement quelques avantages : il courait, il nageait, il lançait; il avait la bougeotte; mais surtout, il parlait : l'origine du langage est l'origine de l'homme. Il a bien fallu que l'on commence à parler pour proférer des interdits; mais pour cela, il a fallu un

événement d'une grande violence : un meurtre; un meurtre qui est la fondation de la paternité : la violence fondamentale de ce meurtre fait d'un homme le père de la horde primitive et il fait de la bande de meurtriers des frères en quête de la troupe de sœurs. L'exclusion réelle du « père primordial » est suivie de l'exception symbolique du père mort et de l'inclusion imaginaire de tous les pères vivants...

Mais, tel que l'enseigne la psychanalyse, après le repas anthropophage (dont la réception après les funérailles d'aujourd'hui est le résidu), l'ambivalence s'empare des frères, aux prises avec le sentiment de culpabilité : le père mort devient un père symbolique, un totem, un dieu. Ce meurtre, ce mythe ou ce conte fondateur, qu'il soit historial, historique ou autre, conduit à l'interdit primordial : l'interdit de l'infeste ou le tabou du sang, du sang criminel et du sang maternel (matriciel, menstruel). Le

tabou du sang criminel conduit à l'interdit du meurtre et au totémisme et le tabou du sang maternel conduit à l'interdit de l'inceste et à l'exogamie : c'est la mère qui est d'abord interdite aux fils, le désir de la mère étant doublement génitif. Du totémisme découlent l'art et la religion; de l'exogamie descendent la parenté et la famille; ainsi y a-t-il exode, exil, peuplement du monde. Le totémisme comme animisme, chamanisme et fétichisme est un pré-art et une pré-religion, voire un pré-droit; ce n'est pas le droit qui est l'origine de la justice, mais la justice qui est l'origine du droit; il n'y a pas de justice sans violence minimale.

La violence de l'origine est l'origine de la violence, comme le mythe de l'origine est l'origine du mythe. La violence se répète selon le modèle et l'ordre de l'ontogenèse des psychonévroses pour la métapsychologie : mythe du

paradis terrestre; ambivalence de la manie dépressive ou de la manie-mélancolie avec alternance du triomphe et du deuil que l'on retrouve encore dans les fêtes religieuses; névroses de transfert à l'époque des glaciations, de l'hystérie d'angoisse à l'hystérie de conversion avec des conflits entre l'interdit et la pulsion, entre la libido de moi et la libido d'objet, entre l'autoconservation (pulsions de moi) et la reproduction (pulsions sexuelles), entre le narcissisme et la sexualité, entre l'abstinence et la perversion et entre la pénurie et la naissance. À la même époque, avec la névrose obsessionnelle et ses formations réactionnelles, il y a croyance en la toute-puissance des pensées propre à l'animisme et répression de la sexualité, activité accrue de l'intelligence sous le rôle civilisateur de l'obsession et la fonction de la paternité. À la période de latence comme refoulement et oubli correspondent la schizophrénie, où il y a extinction de la libido et langage altéré par les

hallucinations, voire par les hallucinogènes, et la paranoïa, où il y a d'abord fuite puis lutte et enfin développement de l'homosexualité sociale, c'est-à-dire sublimation de l'homosexualité dans les sentiments sociaux : les alliances, les sectes, les cultes.

À cause de la bipédie, il y a régression du sens de l'odorat au profit du sens de la vue; se développent la pudeur et la propreté pour protéger les organes génitaux désormais exposés par la station verticale; il y a refoulement de l'érotique anal et de l'odeur des menstruations et des excréments et donc de l'olfaction dans la civilisation, mais les femmes ont encore l'odorat plus développé que les hommes, surtout lors de leurs règles.

Dans la religion et d'une religion à l'autre, il y a répétition du meurtre, c'est-à-dire retour de la pulsion de mort comme principe dionysien et

volonté de puissance; pulsion qui est agressive et régressive et qui est directement reliée à l'interdit de l'infeste, l'infeste étant l'infect : l'autre, l'étranger, l'étrange à éliminer, extirper ou exterminer, dans la dénégation de la castration ou du complexe de castration (différence sexuelle : angoisse de castration, désir de la mère et envie de pénis); de l'angoisse au fantasme, du sentiment de culpabilité à la compulsion de répétition et du principe de réalité à l'au-delà du principe de plaisir, il a passage à l'acte par la violence fondamentale et le crime fondateur. De cet épisode et du judaïsme au christianisme, il y a le « for antérieur » des souvenirs inconscients : des empreintes, des traces et des images (imaginaires) qui conduisent à des représentations (symboliques), que l'on retrouve dans la Bible ou ailleurs, que ce soit sous la figure d'un patriarche, d'un prophète ou d'un messie.

Les rites, les sacrifices, les cultes agraires, les dieux chtoniens, les satyres, les fêtes et les jeux (du théâtre au sport, de la tragédie à la corrida) sont d'autres manifestations de ces souvenirs inconscients du crime, que ce soit du côté du retour du refoulé par le sujet ou du côté du démenti par la religion, dont l'art est la contrepartie, depuis le chant, la danse et la musique jusqu'à la littérature en passant par la sculpture (ou le modelage), la gravure et la peinture des temps paléolithiques. Ainsi y a-t-il répétition (de la violence) de l'origine.

## LA SITUATION

Dans le règne animal, l'espèce humaine est encore bien jeune par rapport au genre « homain » et encore davantage par rapport au sous-ordre des anthropoïdes, à l'ordre des primates et à la classe des mammifères, sans parler de l'embranchement des êtres à colonne vertébrale qu'elle a verticale; elle a survécu à toutes sortes d'épreuves, des glaciations aux catastrophes naturelles; elle a connu l'élevage, l'esclavage et le servage. Ceux qui ont vécu les glaciations ou ceux qui ont eu la chance de ne

pas les vivre et ceux qui ont survécu à l'esclavage en sont sortis renforcés physiquement (par l'hérédité de la nature et la nature de l'hérédité : le cœur de la sélection naturelle), mentalement (par l'héritage de la culture et la culture de l'héritage : l'esprit de la sélection ou de l'élection culturelle) ou autrement (par la patrimoine de la posture et la posture du patrimoine : la chair de la « sélection » sexuelle), avec ou sans métissage des descendants.

L'homme est un animal général et non unidimensionnel; il est le maître de l'adaptation; sa maîtrise passe par l'invention du travail. Le travail est la production et le produit de la main, du cerveau et du langage; l'être humain produit et se reproduit; c'est un (re)producteur. Dès qu'il y a l'être parlant, il y a civilisation. Cela ne veut point dire qu'il n'y a pas de moments sauvages et barbares; cela veut dire que l'homme est toujours-déjà civilisé

et il en est invétéré : il vit en commun; c'est un être universel, particulier et singulier ou individuel, collectif et transindividuel.

L'homme vit maintenant, c'est-à-dire depuis quelques siècles, une situation critique; son monde est déserté par les dieux; il est désemparé, déboussolé, désorienté. Il fait face, non pas à une simple contradiction, mais à un multiple antagonisme, dont le gouvernement lui échappe encore, : celui qui se situe entre le travail concret (« work » : valeur d'usage du produit et subjectivité ou subjectivation) et le travail abstrait (« labour » : valeur d'échange de la marchandise et objectivité ou objectivation), d'où est extrait la plus-value (et, de là, le prix, le profit et l'intérêt), et entre le travail et le capital, parce que la technique n'appartient ni à l'un ni à l'autre; le risque est grand, de la crise au crime; il ne saurait s'agir de s'en remettre à l'État, qui n'est pas arbitre mais juge et parti(e). L'homme

est seul, esseulé, isolé; il est solitaire mais solidaire : il peut compter sur son voisin; mais son prochain s'est éloigné à jamais. L'homme est; l'homme parle; l'homme travaille. Ce n'est pas un insecte social, malgré la sociobiologie.

Il n'est pas dans la nature de l'homme de travailler à la sueur de son front; le travail est de l'ordre de la culture et de la technique, de la société et de l'économie et donc de la transformation de la nature; c'est un rapport social, comme le capital, l'argent, la monnaie. C'est du temps : « Le temps, c'est de l'argent. » Le chômage lui-même est un travail (concret) qui consiste à chercher du travail (abstrait). Le travail est une activité qui crée du lien social, même quand c'est du télétravail.

Le travail ne peut être aboli, mais le travail concret peut se libérer du travail abstrait, du salariat et de la réification : libérer le travail, c'est aussi se libérer du

travail; sauf que le travail ne peut se libérer que par lui-même, que par la force de travail; le travail doit se libérer du marché, de l'échange et de la circulation : de la loi de la valeur, du fétichisme de la marchandise et de l'abstraction de la totalité. Le travail ne rend pas libre; il y a beaucoup de travail sans liberté, des prisons aux camps de concentration en passant par les champs des travaux forcés; mais il n'y a pas de liberté sans travail, c'est-à-dire sans fécondité, sans la fécondité de la paix, à laquelle les femmes contribuent sans doute davantage que les hommes, de l'intransitivité à la transitivité, de la passivité à l'activité.

Il y a six milliards d'individus sur la Terre; parmi eux, il y en a environ un milliard qui vivent dans des ghettos ou des bidonvilles ou dans les rues et qui souffrent de la faim, du froid ou de la froideur; mais il y a des milliardaires et des millionnaires. Il y a des gens riches qui érigent des murs autour de leur

quartier; il y a des États qui construisent des palissades pour bloquer leurs frontières; mais il y a des migrants qui les franchissent. Les tentatives d'intégration des indigènes, des immigrants et des nomades sont des entreprises de désintégration. En même temps qu'il y a mondialisation ou globalisation du monde par la science, la technique et l'économie ou le développement, il y a multiplication des pays, des régions et des villes. L'homme est tiraillé entre une situation globale qui le projette dans le développement et une situation locale qui le rappelle à l'enveloppement, entre l'altruisme et l'individualisme et entre la solidarité ou la sollicitude et les comportements autistiques ou informatiques.

L'homme n'est pas un robot, même s'il est plus facile de transformer un humain en robot que de transformer un robot en humain. Mais les robots de la cybernétique contribuent à la substitution du travail mort au travail vivant;

la robotique est la promesse d'un accès au non-travail; l'informatique se présente comme un loisir, une source de joie, la voie de l'humanité. Il n'y a pas de technologie sans travail; cependant, elle est au service du capital; les inventions rapportent et les inventeurs s'enrichissent. En partie à cause de la baisse tendancielle du taux de profit due au travail mort, au capital constant et à l'ère des machines, il est nécessaire à l'homme du capital d'inventer des marchandises jetables et à courte durée; parmi les ordures, il y a de plus en plus de déchets en verre, en métal ou en plastique; il y a des gens qui en vivent. Et il y a pire : ceux qui fouillent les montagnes d'immondices, en banlieue des métropoles, des mégapoles ou des mégaloilles, pour se nourrir.

La multiplication des véhicules automobiles, qui frisent le milliard et occasionnent les accidents de la route, est l'une des principales causes de décès de l'homme, qui ne contrôle plus

le volant de la circulation; le cheval-vapeur, après être venu à bout de la monture, est en train d'achever son cavalier, qui ferait bien de ménager ses transports au profit du transport en commun, car la vitesse tue; mais les États se départissent de ce qui les a fait en partie naître, de la sécurité à la santé, de la voirie à la poste et des grands travaux aux transports.

Pourtant, il y a des poches de résistance aux quatre coins du monde; de la résistance qui va au-delà de la simple lutte syndicale et de la seule politique partisane; une résistance qui peut être active ou passive, offensive ou défensive, agressive ou attentive. Tous les réformistes, les sociaux-démocrates et les socialistes, de même que les écologistes plutôt que les économistes, reconnaîtront qu'il y a de multiples failles dans le capitalisme, que le système craque et que les régimes chambranlent; cependant, ils ne sont pas prêts à tout remettre en question; ils s'en remettent à l'État pour

l'essentiel, de la misère à la pollution. Ils se limitent à dénoncer les outrances du capital; outrances qui font que l'on peut acheter un organe, un enfant ou une femme; outrances qui sont bien pires que tous les outrages.

Les habitants du nord-ouest de la planète sont toujours bien disposés à exporter leurs marchandises au sud ou à l'est et à importer ce qui leur convient; toutefois, ils sont plutôt indisposés quand il s'agit de découvrir les anciennes colonies et de leur ouvrir les portes et les bras. Il ne faudrait pas croire que le colonialisme européen ou nord-américain est chose du passé parce que l'esclavage a été officiellement aboli; il y a des prolétaires, comme les domestiques et les récolteurs, qui sont pratiquement des esclaves dans leur pays d'origine ou d'adoption; il y a des compagnies qui ont leur police ou leur milice. Faire le travail que les citoyens ne veulent pas faire revient aux travailleurs de l'étranger :

ramasser, balayer, nettoyer, débarrasser, transporter, chauffer, creuser, etc.; souvent, ils n'ont pas la peau blanche; parfois, ils ne parlent pas la même langue que leur employeur.

Il devrait s'imposer à tous de combattre le nationalisme, le sexisme et le racisme; mais les armes manquent; même les armes sont incapables de libérer l'homme, le travail de l'homme, car les armées du capital sont plus fortes. Il faudrait donc abattre l'industrie des armes. Il y a pourtant des révolutionnaires qui croient encore à la révolution armée, qui volent et qui kidnappent; il leur arrive de trafiquer avec les mafieux; dans la situation présente, c'est une lutte perdue d'avance. Mais comment pourra-t-il y avoir une révolution sans armes ? Comment ne pas être désarmé même si l'on est sans armes ? Comment faire ? Il ne s'agit plus de se demander que faire ou quoi faire; l'homme ordinaire le sait; il connaît la question des fins ou des buts. Le problème, ce sont les moyens.

D'un théoricien de la révolution à l'autre, il y a un minimum de consensus à l'effet que la forme du parti révolutionnaire qu'a connue le vingtième siècle est obsolète; cela ne donne cependant point raison aux anarchistes ou aux situationnistes contre les communistes; cela enchante les démocrates et les républicains, les libéraux et les conservateurs. Mais les partis (c'est-à-dire la démocratie représentative) ne pourront pas sauver l'État; l'État (soit la société politique) ne pourra pas sauver le monde; le monde (dont la société civile) ne pourra que se sauver soi-même. Ainsi d'autres solutions ont été proposées : coopératives, communes, conseils, comités, assemblées, associations, organisations; mais aucune ne règle le problème de la coordination; peut-être faut-il compter sur la contagion, la contamination de voisin en voisin, dans une sorte de réaction en chaîne ou de caisse de résonance. Si quelqu'un peut prévoir, personne

ne peut prédire; c'est comme un tremblement de terre; ce sera un véritable tremblement de Terre.

## LA DESTINÉE

L'humanité est sans doute à un tournant de son existence; elle ne peut faire demi-tour; mais elle n'est pas non plus dans un cul-de-sac. Elle ne peut cependant se maintenir dans le statu quo au nom de la tradition ou de la révélation; son destin en dépend; ce n'est pas simplement une habile question de programme ou de plateforme. Il y a trois possibilités ou éventualités à contrer d'abord : le capitalisme continue et il conduit à la fin de l'humanité; l'inhumanité s'installe comme au XXe siècle; il y a transition vers la

posthumanité et l'homme devient son propre fossoyeur en se prenant pour un surhomme. Il y a déjà eu de telles prétentions et intentions de la part de « la race des grands seigneurs » ou des « surhommes » par rapport aux « races inférieures » et aux « sous-hommes ».

Les manipulations génétiques peuvent avoir un effet bénéfique sur la santé des humains; mais elles deviennent dangereuses quand elles visent à transformer la nature biologique de l'homme; dans le cas du clonage, c'est un crime contre l'humanité. Quand la science s'érige en science-fiction dans la médecine, quand elle s'enrôle dans le fantasme de l'immortalité et quand elle s'élanche dans l'Univers en oubliant le monde, elle se confond alors avec la technologie et la technocratie. Par exemple, la conquête de l'espace est la dénégation de la castration, de la finitude et de la mort, alors que tout cet argent aurait dû être consacré, non pas au Ciel

mais à la Terre : à la prévision des tempêtes, des raz-de-marée, des éruptions volcaniques, des tremblements de terre et des autres catastrophes naturelles, où il ne peut y avoir de prévention.

Les manipulations génériques de la culture sont tout aussi dangereuses, surtout si elles conduisent à la posture des manipulations généalogiques. Dénier la part naturelle de l'homme au profit de sa seule part culturelle ou l'inverse, substituer le culturalisme au naturalisme ou l'inverse, destituer l'essentialisme en faveur de l'existentialisme ou l'inverse, c'est nier ou renier l'animalité, la sexualité et la fécondité de l'être humain; c'est la dénégation de la différence sexuelle, qui n'est pas que sexuée ou « genrée », et donc de la castration; c'est la surestimation animiste de l'esprit, de la pensée ou de l'idée par la souveraineté de la raison, de l'entendement et de l'intellect. Il est très risqué de s'en prendre à

la généalogie de la maternité, de la paternité et de la natalité pour contrer la mortalité.

Les ressources naturelles doivent être protégées, partagées et communes. Il y a un à deux milliards d'individus qui n'ont pas accès à l'eau potable, aux toilettes ou aux égouts; il ne saurait y avoir de privatisation de l'eau, des rivages et des îles; il faut combattre les piscines, les lave-autos et les industries qui gaspillent l'eau : une tonne d'eau est nécessaire à la fabrication d'un téléphone portable. D'ici un siècle, il ne devrait plus y avoir de pétrole; d'autres sources d'énergie ont à être développées pour les engins, les moteurs et les machines; il importe de faire appel à tous les éléments de la nature et de ne pas épuiser la terre. Il n'y a pas lieu de climatiser l'ensemble de la planète. On ne saurait non plus s'en remettre à la seule énergie nucléaire avec ses risques et ses périls.

Il s'impose de détourner les voitures des villes ou tout au moins du centre des villes, ainsi réservées aux piétons, aux patineurs et aux cyclistes ou au transport en commun, aux camions de livraison et aux services d'urgence; l'urbanisme est à refaire en fonction du logement, de l'habitat et de la verdure; l'habitation de ce qui est déjà construit devrait prévaloir sur la démolition. Les centres-villes ont besoin d'être revitalisés ou revigorés par les marchés, les boutiques et les ateliers d'artistes ou d'artisans; cela ne veut pas dire abandonner les banlieues aux hypermarchés, aux entrepôts et aux usines; cela veut dire un peu plus de campagne en ville.

La monopolisation ou la délocalisation de l'agriculture a pour conséquence l'engorgement du trafic routier d'un point cardinal à l'autre. Entre les villes, entre les régions et même entre les continents, le transport des marchandises et

plus particulièrement des aliments est source de pollution et d'épuisement des ressources; il est dommageable pour l'environnement de favoriser la voie routière au détriment de la voie ferrée; quant à la voie aérienne, elle est engorgée par des hommes d'affaires déguisés en touristes, mais le portable ayant remplacé la caméra : ce sont des « porteurs » parmi d'autres...

Il y a pollution par les excréments du bétail et par les pesticides utilisés sur les céréales destinées à nourrir les bestiaux. La globalisation de l'agriculture a des effets néfastes sur l'alimentation : il y a un milliard d'obèses dans le monde, mais deux milliards sont maigres, dont un milliard d'affamés; pendant ce temps, on jette ou on gaspille la nourriture plutôt que de la donner; on multiplie les intermédiaires entre les producteurs et les consommateurs. C'est sans doute la malheureuse preuve que la circulation surdétermine actuellement la production, qui détermine la

consommation, qui domine. Pour ceux qui ont moins, il faut plus; pour ceux qui ont plus, il faut moins; pour tous, il faut mieux : non pas vivre vieux, mais vivre mieux !

Il arrive à la médecine de succomber au fantasme de l'immortalité, de persévérer dans la prolongation de la vie et de prolonger la souffrance. Certes, on ne peut dénier les immenses progrès de la médecine depuis la pasteurisation : les épidémies sont plus rares; certaines maladies jadis incurables sont traitées avec succès; la chirurgie fait des miracles, d'un organe à l'autre, d'une greffe à l'autre ou d'une transplantation à l'autre. Mais la santé coûte cher, surtout pour ceux qui n'ont pas d'assurance-maladie, et il y en a beaucoup qui en profitent ou en abusent, des spécialistes aux pharmaciens en passant par les compagnies pharmaceutiques. La profession de médecin généraliste a besoin d'être revalorisée et il est

anormal que les facultés de médecine soient contingentées au profit des corporations de professionnels en mal de s'enrichir. Comme tous les brevets, les brevets concernant les médicaments ou les gènes devraient être abolis. Quant à la drogue, il faut se demander si sa légalisation aurait pour effet de combattre le crime organisé ou de transformer les pharmaciens en nouveaux mafieux.

La santé repousse la retraite; la pension de retraite est une assurance contre la misère mais pas contre la vieillesse; la vie de retraité est loin d'être à l'abri de la maladie, de la douleur et de la souffrance. Il est important de ne pas remettre tout le problème des soins de santé entre les mains de la médecine et de l'hôpital; la prévention s'impose, comme on le répète : alimentation équilibrée, exercice physique et modération; en cela, le sport joue sans doute un rôle considérable et il permet d'échapper à la

marginalisation, à la criminalité et à la détention : il faut élever le sport au rang de l'art. Mais le sport ne doit pas être qu'un spectacle tous les quatre ans avec les Olympiques d'été ou d'hiver ou la Coupe du Monde, avec les coupes ou les championnats, avec les joutes ou les tournois. C'est une activité physique et psychique, comme l'art, comme la technique, comme le travail.

Que le sport dérive de la guerre, qui dérive elle-même de la chasse, n'est pas sans danger : il y a maintien de la violence et entretien du localisme, du nationalisme et du chauvinisme, malgré l'esprit olympique, qui n'est pas toujours olympien. Il n'y a pas de sport sans don, sans habilité, sans justesse; mais il faudrait davantage : un exemple, un modèle et un idéal de justice, que l'on peut aussi espérer de la science, de l'art et de la philosophie; idéal sans doute encore bien lointain. Il s'agit pour

la justice de se libérer de la police, du procès et de la prison; cela ne veut pas dire se libérer du droit; cela veut dire libérer le droit de l'économie, de la politique et de l'idéologie ou du capital, de l'État et des partis : le droit du gouvernement doit être renversé par le gouvernement du droit. Et la justice de l'avenir commence par l'abolition totale, globale et mondiale de la peine de mort, qui est le soutien de l'injustice ou de la vengeance jusque dans la justice.

L'humanité est semblable à un arbre avec ses racines, sa souche et son tronc, avec ses branches, ses rameaux et ses feuilles, avec son branchage, son ramage et son feuillage : on aperçoit d'abord sa ramure, la beauté (« végétale »), qui domine; puis, on entrevoit sa tige, la liberté (« minérale »), qui détermine la ramure; mais enfin, c'est l'invisible qui est surdéterminant, c'est la sève qui coule dans

l'aubier et dont découlent fleurs et fruits : la justice (« animale ») est la sève de l'humanité. S'il n'était pas un animal parlant, l'homme serait un arbre pensant.

## CONCLUSION

La quête de la vérité est synonyme de justesse et de justice, de rigueur et de vigueur, de dignité et de liberté. Mais elle ne va pas sans errance, qui peut être source d'erreur, de terreur ou d'horreur; c'est-à-dire qu'il arrive au savoir de se compromettre avec la foi, à la science de commettre des fautes épistémologiques ou « épistémophiliques » et à la philosophie de se soumettre à la doctrine du roi; la politique est trop souvent le contraire de l'éthique, sans qu'il soit question de réduire la déontologie à

la morale. Certes, il est bien difficile de s'en remettre aux politiciens, aux techniciens du pouvoir et aux hauts-fonctionnaires; la confiance n'est pas toujours au rendez-vous; la croyance n'est pas bonne conseillère. Mais l'extrême prudence s'impose à tout intellectuel avant de se prendre pour un homme politique, un conseiller de chef d'État ou un guide de génie, car les risques sont grands et graves; il ne manque pas de tyran pour en profiter ; la naïveté peut se doubler de lâcheté, d'indignité ou de cruauté.

Ainsi en est-il du plus grand de tous les penseurs qui, dans son « hubris » national-socialiste et peut-être tiraillé ou tourmenté entre un complexe de supériorité spirituelle et intellectuelle et un complexe d'infériorité corporelle ou sexuelle, n'a pas lui-même échappé pendant une douzaine d'années au délire sanguinaire de l'antisémitisme et du nationalisme, du racisme et du nazisme; aveuglé,

contaminé ou endoctriné par l'idéologie allemande ou manipulé par la volonté de puissance, la pulsion de mort et l'interdit de l'infeste et sans doute torturé par le sentiment de culpabilité, l'angoisse et la compulsion d'aveu, il a consciemment orchestré la publication de ses cours, de ses discours et de ses écrits ou de ses cahiers même les plus noirs; il a ainsi été affublé de tous les qualificatifs plus ou moins mérités. S'il y avait refoulé (juif ou chrétien), il n'y a certes pas eu retour du refoulé; il y a eu à cette époque action ou réaction contre le refoulé même; c'est là sans doute la césure entre (la pensée de) l'être et (l'autre pensée de) l'avenance. Ou faut-il y voir un dédoublement de personnalité plutôt qu'une philosophie expliquant la politique ou une politique impliquant la philosophie ? De toute façon, malgré l'immensité de la topologie de sa pensée, on ne peut l'excuser et encore moins lui pardonner sa « bêtise » nazie : il est alors - cela ne veut pas dire désormais - passé d'une ontologie à une

« hontologie » et à une « hantologie », dans la résistance à la psychanalyse [...]

La pragrammatique, quant à elle, n'aura pas plus d'œuvres complètes ou d'œuvres intégrales que d'œuvres posthumes. Son chemin s'est fait en marchant, en se promenant, en passant : la contrée de son cheminement est le chemin du destin et le destin du chemin. Selon les critères et les caractères habituels et constitutionnels de l'institution académique ou du Discours de l'Universitaire, son dispositif de découverte n'a pas contribué à l'avancement des connaissances, c'est-à-dire à l'idéologie du progrès; ses recherches n'ont pu s'intégrer à la francophonie et accéder à la traduction en langue anglaise; chiasmatisque de l'énonciation, schématisque de l'imagination et schismatisque de la révolution, elle a été victime de l'exil, de l'isolement et de la solitude, de la hargne, du ressentiment et du désespoir ou de l'obscurantisme, de

l'ostracisme et du nihilisme du Discours du Maître.

A-t-elle eu tort d'avoir raison ?

Le succès (à court terme) est parfois l'annonce d'un échec (à moyen terme), mais y aura-t-il au moins réussite (à long terme) de la pragrammatique ?

Y aura-t-il, à *l'avenant*, un « autre commencement » de la pensée ?

## SOURCES

Lemelin :

*La grammaire du pouvoir/Le pouvoir de la grammaire*

*Le spectacle de la littérature*

*La signature du spectacle*

*La puissance du sens*

*De la pragmatique*

*Le petit principe/Le grand princeps*

*Signature*

*Œuvre de chair*

*Le sens*

*Le sujet*

*La vie après le capital*

*Pragmatique :*

[www.ucs.mun.ca/~lemelin/](http://www.ucs.mun.ca/~lemelin/)

## RESSOURCES

### LE TEMPS

Aristote, Augustin, Kant, Hölderlin, Hegel, Bergson, Husserl, Heidegger, Fédier, Dastur, Zarader, Derrida, Nancy, Negri, O Murchadha.

### L'HISTOIRE

Platon, Marx, Nietzsche, Heidegger, Dumézil, Braudel, Leroi-Gourhan, Testart.

### LE POUVOIR

Marx, Althusser, Foucault, Lacan.

### LA GRAMMAIRE

Saussure, Hjelmslev, Chomsky, Greimas, Fontanille, Zilberberg, Rastier, Guillaume, Joly, Jakobson, Benveniste, Culioli, Weinrich.

### LE RÉCIT

Mallarmé.

### LA SIGNATURE

Derrida, Servière, Agamben, Pommier.

## L'ORIGINE

Darwin, D'Arcy Thompson, Thom, Coppens et Picq,  
Thomas, Senut, Lestel, Durkheim, Mauss, Montagu,  
Lévi-Strauss, L. et R. Makarius, Héritier,  
Godelier, Testart, Freud, Ferenczi, Roheim,  
Lacan, Major, Rabinovitch, Rey-Flaud.

## LA SITUATION

Marx, Simondon, Dagognet, Debord, Postone,  
Krisis, Holloway.

## LA DESTINÉE

Morin.

Cf. *Pragmattique* : Bibliographie de pragmattique.